

Intervention



Voix dessous (affabulation)

Guy Darol

Numéro 22-23, printemps 1984

Écritures

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57276ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Darol, G. (1984). Voix dessous (affabulation). *Intervention*, (22-23), 123–123.

VOIX DESSOUS (affabulation)

GUY DAROL DIALOGUE AVEC CLAUDE MAILLARD ALIAS GUY DAROL

— Comment décomposer un livre sans faire souffrir le corps; car les mots sont le corps et le corps se vide dans les mots et le corps se terre, se livre. Vous êtes ce corps et vous êtes ces mots. Je dis: où est le corps?

— Le corps est achevé, il a cessé, il est derrière, il est sous. J'en fais mon livre et je le foule sous le peuple des mains et des pieds car dans le livre il y a mon corps et mon corps s'est empli de la terre du dessous.

— Mais qu'y a-t-il sous cette terre de corps: un livre?

— Il y a le livre qui segmente mon corps, qui le creuse, et mon corps qui trace le livre, et mon corps et le livre sont dessous.

— L'écriture est dessous et vous brûlez; mais le livre ne brûle pas. Où est le feu?

— Le feu est dans mon corps et mon corps est le livre. Mon corps brûle, car l'écriture brûle le corps et le corps brûle l'écriture. Je brûle.

— Mais la mémoire, que brûle-t-elle?

— Elle brûle d'être au corps enlivré et le corps s'en délivre mais le feu prend au corps et mon corps se transforme, se fait feuille, écale, flamme de la mémoire des mots, c'est-à-dire mémoire calcinée du livre. Le livre ne brûle jamais que la mémoire du livre.

— Vous dites: le livre ne brûle jamais que la mémoire du livre. Où est l'oubli?

— L'oubli est dans le livre, dans le livre est l'oubli et dans l'oubli, il y a encore la trace et la trace se consume et il reste le blanc, le blanc lilial de la mémoire trouée et le trou fore le livre et le livre force l'oubli. Sans l'oubli pas de livre, sans livre pas de mémoire, pas d'écriture, par de corps.

— Avez-vous retrouvé l'oubli?

— J'ai gagné en mémoire, c'est-à-dire en vie et la vie est de brûler des questions et la question est de brûler le corps, de cogner, d'ouvrir et de recoudre. La mémoire est d'en finir avec la fin, c'est-à-dire l'écriture remise au lendemain qui meurt, car c'est au lendemain qu'appartient la mémoire. Je n'ai pas perdu l'oubli parce que je n'ai pas perdu la main et la main pousse la langue.

— Mais la langue, que pousse-t-elle?

Elle pousse vers le dehors et rencontre le dedans, c'est-à-dire le l'histoire, le souvenir.

— Quel souvenir?

— Un souvenir de corps perdu dans la vague et qui heurte un récif et que la mer dépose sur une page déserte et que la mer dépose sur une page déserte, immaculée. Immaculée elle redevient mémoire, mémoire perdue, épave.

— Lorsque vous êtes épave, que fait le monde?

— Le monde est ressac, il tourne et je suis déjetée sur une nouvelle page où je m'endors tandis que le livre se réveille et je suis sauvée parce qu'alors les mots n'arrêtent plus de tourner et de noircir mon corps.

— Si le monde est ressac, que peut le livre?

— Et si écrire à la tombée des signes égarait le langage, et si le surgissement repoussait les limites du bas même des visages, disloquant les fibres dans une poussière d'images. Si les jumeaux de sable soustissaient l'illisible? Le livre peut, parce qu'il est trace et s'il est trace, il est mémoire, inscription, tache. Si la tache est blanche sur le blanc de la page, le livre peut encore, le livre peut toujours. Il est chiffre comme le reflet des yeux qui le regardent, qui se regardent.

— Pourquoi avoir enterré le livre plutôt que le corps?

— Aucun dire qui repose. Le livre parle encore après sa mise en terre mais le corps que dit-il? Ainsi je vis le livre et je peux le sentir et je vois mon corps et je peux le toucher. J'apprends que le corps comme le livre se décompose et se recrée sans cesse.

— Mais, qu'est-ce qui se recrée ici-dedans?

— D'abord le livre se creuse, les lignes s'érodent et les mots se ravinent, ensuite le livre se vide de tous les mots creusés et le creux des mots dissous fraie la langue, la langue de terre que le corps ne sait pas.

— Qu'est-ce que cette langue que le corps ne sait pas?

— La langue des hors-dits, celle que nous cherchons et pour laquelle nous oeuvrons jusqu'à mourir. La langue du silence d'après la mise en terre.

— Et la mort que fait-elle?

— Elle travaille, elle trouve, elle efface et peut-être opère-t-elle sous le sens révélant à nos yeux les messages abscons d'un essentiel à vivre que nous ne voulons pas. Parce que le corps.

— Pourquoi, parce que le corps?

— Parce que le corps, ce sont des mots et les mots sont vides de corps et nous béons, vidés de ce que nous croyons essentiel, de ce que nous croyons essence-même: la langue des mots appris, la langue des mots à dire. Mots qui rapprochent mais qui éloignent, qui nous

— Et la terre qu'enseigne-t-elle?

— La terre défenestre la mémoire et nous vivons mieux quand elle touche à nos mots et recouvre sous le poids de nos marches égarées l'épaisseur impalpable des illusions.